

Tu vois ce décor de rêve derrière moi ?

Lili Maxime

Number 65, Fall 1995

Le rêve

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13852ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maxime, L. (1995). Tu vois ce décor de rêve derrière moi ? *Moebius*, (65), 93–97.

Tu vois ce décor de rêve derrière moi ?

Lili Maxime

Et soudain, le silence.

Comme si ce silence avait attendu tout ce temps pour me déjouer et goûter mon désarroi.

À demi somnolente, il m'est tombé dessus sans avertissement. Troublée, désorientée, mon esprit essayait de savoir quel était ce banc moelleux où j'étais assise. Et pourquoi je tenais, replié fermement dans mes mains, ce plan.

Ça y est ! Tout me revient instantanément comme une grosse vague de fond qui vous roule et vous enroule et vous coupe le souffle et vous secoue comme une algue et vous noie.

Je suis au *musée du Louvre à Paris*. Ce matin même j'étais encore à *Charles-de-Gaulle* en train de récupérer mes bagages. Le temps de les déposer dans ma chambre d'hôtel dans le quartier *Saint-Germain-des-Prés*, de prendre le petit déjeuner avec mes consœurs de travail et vite, je me trouve devant la porte d'entrée du musée, dès l'ouverture.

Nous nous étions donné rendez-vous il y a vingt ans.

Elle est là.

Patiente.

Et moi, qui attends ce moment depuis tant d'années, j'ai l'impression qu'elle le sait. Qu'elle le devine. Qu'elle ressent mon trouble. Elle ne peut pas venir vers moi.

Dans sa situation, c'est impossible. Je dois donc aller vers elle. Et depuis ce matin, je n'ai fait qu'attendre là, sur ce banc. Et voilà ce silence. J'attends ce moment, ce pur moment de silence depuis trois longues heures. Trois heures à entendre des murmures de toutes les couleurs. Je devrais plutôt dire de tous les sons. C'est vrai qu'au début, quand j'observais avec fascination tous ces corps, ces visages et ces yeux, j'aurais voulu avoir plus que mes cinq sens pour tout goûter. On aurait dit un rassemblement pieux de fidèles se dirigeant avec conviction mais appréhension vers un lieu inconnu. Et ce qu'ils y trouveront les changera profondément et à jamais de l'intérieur.

Les regards étaient fougueux mais inquiets. La tension était telle qu'un malaise persistant régnait dans la salle. J'ai fermé à demi les yeux et je me suis imaginée voyant toutes les ondes qui circulaient dans la pièce. Et j'ai vu. J'ai vu plein de petites étoiles qui se déplaçaient à une vitesse incroyable sans jamais se frapper. Au contraire, ce mouvement créait une harmonie qui, dans son rythme constant, créait une forme d'apaisement.

Je ne pensais pas qu'une femme, seule, pouvait créer ces phénomènes magnétiques. Qu'une femme pouvait, de par sa seule aura, faire avancer tant d'hommes et de femmes et d'enfants vers elle, en ne bougeant même pas. J'étais terrifiée. Terrifiée de découvrir que je n'étais pas la seule à appréhender cette rencontre. À avoir ce rendez-vous. Jalouse un peu aussi. Je me suis dit que pour l'exclusivité, il fallait repasser...

Tant pis. J'attendrai que toutes ces peaux jaunes, noires, blanches, rougeâtres, ces yeux bridés ou ronds, ces cheveux noirs, lisses et brillants comme asphalte noir, lisse et brillant de journée d'été trop chaude soient partis.

J'attendrai que ces pommettes saillantes ou ces mâchoires carrées, ces corps longs et souples ou menus et charpentés, ou les deux à la fois, que ces lèvres qui s'entrouvrent sur des mots et des phrases qui n'ont d'humain que les sons, que tous ces êtres que je ne connaîtrai jamais partent et me laissent le champ libre.

Donc la fin du défilé m'est tombée dessus comme le silence qui a précédé ma première confession. On aurait dit que toute l'église : ses murs, ses vitraux, ses bancs, son tabernacle et son calice, attendaient ce premier aveu depuis

le jour où un ouvrier a posé la première pierre et le curé en soutane, levé la première pelletée de terre.

Et le temps, qui comme on le sait se joue de nos calculs en arrière de son dos, m'est apparu encore plus cabotin, quand Francine ma meilleure amie, ou plutôt les talons des souliers de Francine que je voyais dépasser en dessous du rideau noir du confessionnal, semblait raconter dans ses moindres détails toute la série *Les Belles Histoires des Pays d'en Haut*, comme le faisait sa mère à la mienne, le mardi matin. Ou bien je connaissais très mal mon amie et elle avait fait des choses graves qu'elle ne pouvait dire qu'au curé et en cachette derrière ce rideau noir, murmurant derrière une grille (ce qui, entre nous, n'était pas très loyal à l'égard de notre amitié scellée à même nos veines), ou bien elle comptait une pipe au curé pour faire durer mon supplice, et ce, tout simplement pour me faire réciter un péché de plus : la colère.

De toute façon, je savais déjà que je dirais peu de choses à cet étranger au bonnet, et que ce que je ne dirais pas serait le début d'une série de fautes tout humaines qui grandiraient main dans la main avec moi.

Je crois que je rêve encore un peu pour penser à Francine, vingt ans plus tard, assise là, sur ce banc du *musée du Louvre*. Je me lève doucement entourée de ce silence trop plein. Je suis maintenant seule avec elle. J'ai déjà tout préparé à l'avance : ce que j'allais lui dire et ce que je ne pouvais pas lui dire. Elle allait m'écouter et seulement après je pourrais l'écouter à mon tour.

J'avais vu, tôt ce matin, cet écran transparent entre elle et moi. Je m'y attendais un peu. Telle la grille dans le confessionnal. Un peu de profil elle aussi, juste un peu, et elle s'est mise à m'observer.

Elle me regardait avancer lentement vers elle et tout son visage m'appelait. Elle m'attendait depuis si longtemps, elle aussi, qu'elle semblait un peu intimidée. Bien droite, drapée dans une robe soyeuse qui laissait deviner le début des seins, je la désirais. Je désirais toucher cette main droite abandonnée sur la gauche, ronde et pulpeuse. Je désirais toucher cette peau blanche et voluptueuse. Bien campée debout devant elle, seule à seule, nos yeux se sont enfin rencontrés. Et je lui ai souri à mon tour. J'ai répondu à son sourire. Tout simplement. Mais intensément.

Nous étions muettes. Elle, bien protégée derrière sa vitre, moi derrière ma peau de femme. Elle et moi partageons le même début de prénom : *Li*.

Moi, pour *Lili*. Elle, pour *Lisa*. Elle paraissait mon âge quoique âgée de plus de 462 ans. Elle a sûrement été aimée beaucoup. Sa langueur et sa sérénité me le confirment, ainsi que le soin que l'on prend d'elle depuis tout ce temps. Et soudain tout ce bruit.

Le silence n'était plus là depuis longtemps, je crois. Chassé au début par quelques murmures, il a reculé devant la force du nombre. Je n'ai pas bougé ni parlé et je n'ai pas reculé non plus. On faisait cercle autour de moi. J'ai senti un nouveau malaise s'installer. Ils ne voyaient pas qu'ils brisaient notre intimité, notre complicité. Elle leur avait peut-être donné rendez-vous tout comme à moi... Tant pis. Je l'ai regardée une dernière fois. Profondément. Et je leur ai laissé la place car elle avait eu le temps de me révéler son secret. Elle m'a dit :

Tu vois ce décor de rêve derrière moi, c'est mon ami Léonard qui me l'a fait. De ses mains. Il y a ces montagnes derrière qui ressemblent à des glaciers de ton pays. Et cette rivière sauvage qui ressemble à celle qui a fait espérer votre Maria : la Péribonka. Et regarde bien ce sentier sinueux juste devant. Eh bien, lorsque le musée est fermé et les lumières éteintes, tous les soirs, je remonte ma longue écharpe de soie verte sur mon épaule gauche, je cintre bien le cordon de ma robe sous ma poitrine pour amincir ma taille et gonfler mes seins et je cours d'un pas léger vers le sentier qui mène droit à la rivière sauvage.

Et là, juste là, m'attend tous les soirs mon bien-aimé François. Et moi, *Mona*, je bois à sa peau, ses yeux et son sourire.

Et lorsque le matin éclaire la grande salle, je cours reprendre cette pose langoureuse. Et par mes yeux, je détourne les regards du lieu sacré de nos ébats et c'est pour cette raison que mon sourire est si énigmatique...

Quand je me suis retrouvée dehors sur le parvis froid du musée, je pouvais enfin commencer la découverte de cette Ville lumière : Paris, telle Alice au pays des merveilles.

Car je m'étais offert le plus beau des cadeaux d'anniversaire pour mes trente ans : ne plus avoir le regret de ces vingt ans à regarder des films, livres d'art, documentaires et atlas en attendant de... D'abord fillette, plongée dans ses rêves au fond d'une maison modeste au nord du nord de son pays, étourdie par les images merveilleuses et toujours renouvelées des livres; par la suite, films, livres d'art, documentaires, rencontres venaient nourrir et exacerber ma curiosité et mes désirs toujours inassouvis de goûter les trésors d'ailleurs...

J'ai ramé pour traverser cet océan. Il a fallu que je crée de ma tête, que j'invente avec mon seul cerveau, une approche pédagogique toute québécoise de la reconnaissance des acquis expérientiels appliquée aux adultes pour arriver ici. Un précédent qui m'a valu d'être nommée responsable de cette mission franco-québécoise.

Alors, quand je me suis retrouvée dehors sur le parvis froid du musée, moi, fille du pays de *Maria Chapdelaine* et *François Paradis*, je me suis dirigée avec fierté vers ce sentier conduisant à la *Seine*, un sourire énigmatique sur les lèvres...

«L'âge d'or (fin du XIV^e siècle, première moitié du XV^e) de la renaissance italienne brille au Louvre d'un singulier éclat. Par la présence d'abord d'un ensemble unique au monde de tableaux de Léonard de Vinci, à commencer par celle de l'œuvre la plus admirée et la plus commentée de la peinture universelle: le portrait dans lequel il semble raisonnable de voir les traits de Mona Lisa Gherardini, mariée en 1495 au patricien florentin Francesco del Giocondo, d'où le surnom de *Joconde*. À ce tableau, qu'il peignit entre 1503 et 1505, Léonard était si attaché qu'il l'emporta avec lui lorsqu'en 1516, à l'appel de François 1^{er}, il vint s'établir en France, près d'Ambroise, au château de Cloux, où il mourut trois ans plus tard; la Joconde devint alors la pièce la plus précieuse du «cabinet de tableaux» du roi. De l'énigmatique sourire, du merveilleux modelé du visage, du dégradé des valeurs qui fait glisser la lumière sur les formes, de l'atmosphère vaporeuse et irréaliste dans laquelle, à l'arrière-plan, baigne le paysage, tout a été dit.¹»

Note

¹ QUONIAM, Pierre, *Le Louvre*, Éditions des musées nationaux, deuxième édition, Paris, 1976, p. 58-59.